



Chapitre de livre

2012

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Les femmes dans la capoeira en Europe : rôles des “petites mains” et
carrières “en entonnoir”

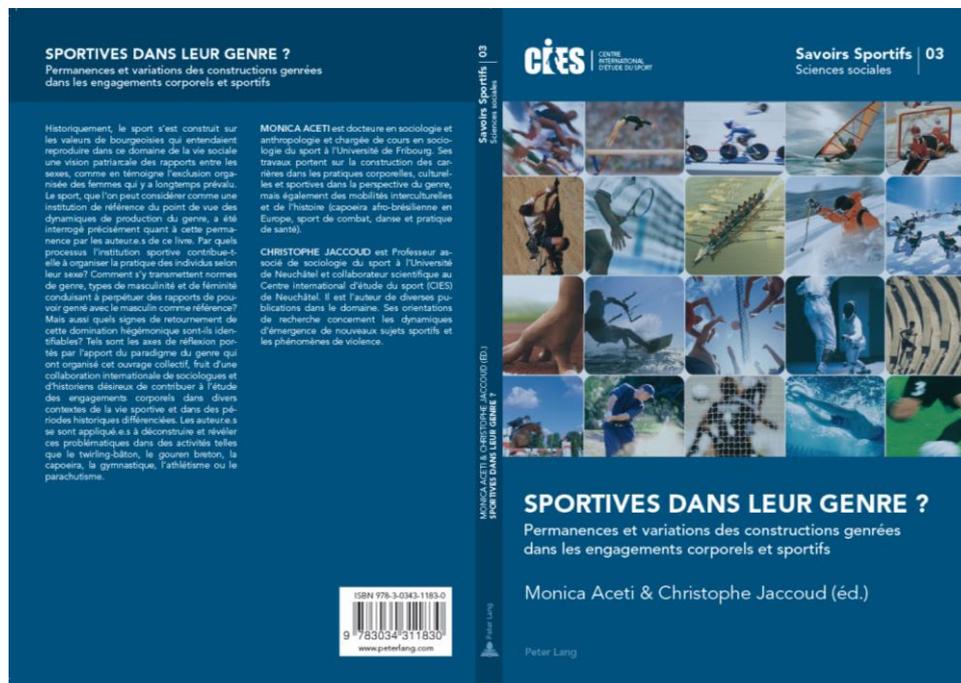
Aceti, Monica Sandra

How to cite

ACETI, Monica Sandra. Les femmes dans la capoeira en Europe : rôles des “petites mains” et carrières “en entonnoir”. In: Sportives dans leur genre ? : permanences et variations des constructions genrées dans les engagements corporels et sportifs des femmes ? Aceti M. & Jaccoud Ch. (Ed.). [s.l.] : Peter Lang, 2012. p. 33–49.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:159599>

Aceti M. & Jaccoud Ch. (éd.), *Sportives dans leur genre ? Permanences et variations des constructions genrées dans les engagements corporels et sportifs des femmes*, Peter Lang, collection Savoirs sportifs, Bern, avril 2012, pp.1-15.



Présentation

Monica Aceti, Christophe Jaccoud

La sociologie est la science des rapports sociaux. Elle est devenue, depuis quelques années, à la faveur des recompositions des frontières intervenues dans la cité savante, et en réponse à la polyphonie des manières d'être des femmes et des hommes dans un monde travaillé par les flux informationnels, les mobilités et les crises de l'hypermodernité (Ascher 2000 ; Lipovetsky et Charles 2004), une science des rapports intersectionnels, attentive à l'entremêlement croissant des variables d'ethnicité, de religion, de nation, de milieux sociaux, ou encore d'âge.

Dans ses spécialisations récentes, la sociologie est devenue aussi, et pour une large part, une science des rapports de sexe. C'est-à-dire une science qui fait de la construction des sexes et des relations qui assignent, troublent ou étoffent les catégories sexuées, tout à la fois un centre de gravité épistémologique, un principe de l'économie relationnelle des sociétés passées et contemporaines, mais aussi une probable « tension dynamique » (Arliaud 2009) qui structure et oriente les collectifs humains.

Appréhendé jusqu'à la fin des années 1960 par les premiers travaux des psychologues anglo-saxons (Stoller 1968) soucieux de définir la part du biologique et du psychologique dans la construction des identités sexuées, sur un mode mineur, puis monté en puissance via sa captation par des sociologues

issus de la même aire culturelle pour rapporter des attributs biologiques (mâle/femelle) et réputés « naturels » à des a priori culturels ou à des effets de socialisation (Oakley 1972), le paradigme du genre constitue désormais un jalon incontournable des parcours des sciences sociales.

Porter des regards neufs sur les relations entre les femmes et les hommes dans le monde social, appréhender ces rapports comme d'authentiques *rappports sociaux*, revisiter divers objets de connaissance à l'aune de l'identification des injonctions qui pèsent sur les sexes, montrer la nature socialement construite des caractères plus ou moins féminins ou masculins, mais aussi l'asymétrie proprement cristallisée qui préside à ces relations... Variés et multiples sont les travaux et impossibles à dénombrer les chercheuses et les chercheurs qui, au travers d'une démarche autant cognitive que politique (Varikis 2006 ; Parini 2010), se vouent désormais à démystifier, c'est-à-dire pour l'essentiel à dénaturer la différence des sexes et à pointer un déterminisme biologique dont les gains servent trop souvent, dans les pratiques individuelles, comme dans les pratiques collectives et institutionnelles, la perpétuation d'un ordre hiérarchique de genre sous les traits d'un universel masculin pour l'essentiel blanc et hétérosexuel¹.

Si les sciences sociales ont amplement bénéficié des apports proposés par les travaux issus des chercheuses féministes (Butler 2005 [1990] ; Delphy 2009 [1998], 2009 [2001]; Guillaumin 1992 ; Wittig 2007 [1992]), du décryptage qu'elles ont proposé des ressorts des rapports entre les femmes et les hommes, en particulier en mettant au jour le fait que l'organisation de la société n'est scientifiquement pas réellement dicible hors de ce « système structural » (Mathieu 1991), ce nouvel état de la raison sociologique a aussi produit ses effets sur la sociologie du sport. Un embranchement disciplinaire qui se confronte régulièrement, depuis deux décennies environ, aux enjeux du genre dans l'analyse des activités physiques et sportives.

Preuves de cette reformulation de la discipline par le biais de modèles théoriques et de concepts longtemps ignorés : outre un flux éditorial continu, des questionnements originaux et systématiques à l'égard d'une institution – l'institution sportive – et d'une culture – la culture sportive – débarrassées du contrat de croyance qui les lie à la société et du manteau des mythologies humanistes qui les habillent et désormais reconnues comme les figures avérées d'une « société close » (Bergson 2008 [1932]). Une société dont les règles intangibles, les traditions inaliénables et les prescriptions autoritaires se manifestent au travers d'un triple impératif. En premier lieu, contrôler la construction des corps sexués des individus ; en second lieu, assigner les individus selon leur sexe à des rôles et à des répertoires spécifiques ; en troisième lieu, pérenniser les relations dissymétriques et les différentiels de pouvoir entre hommes et femmes.

¹ Pour une approche synthétique dans l'aire culturelle francophone, cf. Terret & al. 2005 ; Terret & Zancarani-Fournel 2006.

Un programme soit dit en passant dont il est permis de penser qu'il relève désormais moins d'une rigueur doctrinale et imprécatoire à la Coubertin et ses pairs², que d'un *sens commun sportif*, tissé à l'instar du sens commun théorisé par Pierre Bourdieu, d'« un fonds d'évidences partagées par tous qui assure, dans les limites d'un univers social, d'un consensus primordial sur le sens du monde, d'un ensemble de lieux communs (...) tacitement acceptés qui rendent possibles la confrontation, le dialogue, la concurrence, voire le conflit, et parmi lesquels il faut faire place à part aux principes de classement tel que les grandes oppositions structurant la perception du monde » (Bourdieu 1997 : 118).

Les études genre qui s'appliquent au thème du sport et des activités physiques nous parlent donc de trois choses. Elles nous disent d'abord que le fonctionnement des sociétés et de leurs diverses sphères - et au premier chef la sphère sportive - sont organisés selon des principes de divisions hiérarchiques à partir desquels les êtres humains seraient désignés comme étant soit des femmes, soit des hommes³. Elles nous disent ensuite que les univers du sport constituent un creuset privilégié pour observer quels sont les rapports de pouvoir qui lient les hommes et les femmes. Et ceci tant il est vrai qu'on peut y lire, dans la fabrication, dans les usages et dans les techniques des corps, des effets de licitation et d'illicitation⁴, des représentations et des assignations, qui reflètent les rapports sociaux de sexe. Elles nous disent enfin que, contre les évidences statistiques et l'apparente érosion de la dichotomie des genres qui attestent de la place des femmes dans la cohorte des pratiquants, les femmes continuent de fait à cumuler de nombreux critères de « hors-scène » à l'intérieur des activités physiques de loisirs ou compétitives, pour figurer comme des sujets porteurs de *différences* construites « depuis un point de vue dominant qui est explicitement masculin » (Zapperi 2005 : 215). Une différence qui est au principe de la production et de la reproduction de fortes inégalités de genre.

C'est à la lumière de ces constats que nous avons voulu inscrire cet ouvrage, dans lequel des chercheuses et des chercheurs assurés de l'apport crucial du paradigme ont voulu montrer, dans des périodes historiques et des lieux différenciés, *quelle est, quelle a été, voire quelle pourrait être*, la place des femmes dans divers contextes de la vie sportive. Une place qui se dessine dans un continuum entre assignation à résidence de la part des hommes et agentivité des actrices, mais aussi des acteurs sportifs.

²Entre autres saillies expressives de ce registre : « Une olympiade femelle serait impensable, impraticable, inintéressante, inesthétique et incorrecte » (Pierre de Coubertin, 1912), ou encore « Il n'est d'être plus odieux que ce que l'on appelle la femme sportive, celle qui est préoccupée comme nous et presque autant que nous de faire de la marche, du tennis, de l'escrime, du cheval et qui a tant de choses sportives inscrites dans le programme de son existence journalière qu'elle ne trouverait plus le temps de donner à téter à son gosse (...). Je ne trouve pas plus mauvais qu'elle fasse en exercices corporels ce qu'il faut pour la maintenir en harmonie pour se faire un corps sain pour qu'elle demeure longtemps un admirable coffre à enfants » (Henri Desgranges, 1904).

³Les études sur l'homosexualité dans le sport permettent de dépasser cette bicatégorisation, à l'exemple de cet ouvrage récent sur les Gay Games (Liotard, 2008).

⁴On peut relever que cette dialectique de la permission et de l'interdiction concerne souvent deux thèmes : celui de la « faiblesse » des constitutions féminines et celui du régime des polices à mettre en œuvre pour le contrôle d'activités qui spectacularisent les corps des femmes. Pour ce qui est du premier d'entre eux, on rappellera qu'il a fallu attendre la fin des années 1970 pour voir la Fédération internationale d'athlétisme (FIA) autoriser la mise sur pied, en compétitions officielles, d'épreuves de fond excédant 1500 mètres. Pour ce qui est du second, on peut évoquer un spectre de prescriptions, d'ailleurs nullement contradictoires, qui va de la pudibonderie à l'érotisation contrainte. On pense ici à diverses réformes vestimentaires intervenues récemment, dans le volleyball notamment, pour dévoiler les anatomies féminines.

Autrement dit, quelles représentations et quels poids pèsent et ont pesé sur les pratiques et les loisirs sportifs des femmes ? Mais aussi comment, dans des contextes situés et empiriquement décrits, et au travers de quels dispositifs prophylactiques se fabriquent, se justifient et se perpétuent des indifférences, des injustices et des assujettissements ? Ou enfin, comment s'élaborent des résistances et de possibles émancipations dans des situations sportives tantôt ordinaires (le sport d'« en bas ») tantôt extraordinaires (le sport d'élite et compétitif).

Un livre en situation : des récurrences et des régularités

Cet ouvrage se caractérise d'abord par le rassemblement de chercheuses et de chercheurs de France et de Suisse, y compris de Suisse alémanique, aventure éditoriale rarement entreprise jusqu'ici. Il s'est agi de construire un paysage original autour du thème du livre, mais aussi de confronter des thématiques, des terrains d'enquête ou encore une incontestable variété des outils théoriques.

Parmi les différentes disciplines représentées, dans des contextes historiques documentés et contemporains, les dix contributions rassemblées manifestent une évidente proximité du fait qu'elles s'alimentent pour l'essentiel à des travaux empiriques plutôt qu'à des recherches d'érudition. Elles documentent aussi une même réalité : si le sport a construit son aura sur une accumulation d'images édifiantes, solides sont encore les fils qui relient sa pratique et son institution à une matrice et à des contingences historiques génératrices de discriminations. Et plus encore à une *gynophobie* qu'il faut appréhender comme une dynamique culturelle que ne contredit pas la réalité d'une féminisation des activités physiques et sportives.

En effet, les différentes contributions retenues pointent pour la plupart les mêmes structures immanentes du sport, les mêmes *faux-plis* que sont ces structures d'oppression qui, à travers des valeurs, des normes et des représentations, articulent les catégories du féminin et du masculin pour confronter les femmes à l'assomption contrainte d'une identité principalement ramenée à un magistère androcentré et traditionaliste.

On retiendra ensuite les interrogations relatives à l'ambiguïté de l'institution sportive et de son projet idéologique qui, s'ils ont marqué l'histoire - et continuent d'être tenus pour des instruments de production d'une universalité fondée sur des valeurs iréniques – soutiennent et développent d'évidentes inégalités sociales et de genre, de même que de fortes dispositions à l'exclusion, à la ségrégation et aux stigmatisations de toute nature.

On retiendra ensuite le nombre prédominant d'analyses qui, par le détour d'observations de terrain, déclinent et confirment la notion de « fief de virilité » (Dunning 1996) ; pour montrer que si le sport peut prétendre à une universalité, celle-ci est sans doute moins le fait de ses valeurs et de ses vertus, que de l'universalité du genre masculin qui en a constitué le principe. *Conjuratio* masculine organisée et développée par les seuls hommes, durablement marqué par les codes mentaux du 19^e siècle, élevé

dans le microcosme certes progressiste des valeurs capitalistes et libérales d'une bourgeoisie qui entendait tout de même pérenniser une vision patriarcale du pacte des sexes, le sport est indissolublement ancré dans une culture du dimorphisme du genre et d'une masculinité adulée.

Autrement dit, s'il est notable que l'accès à la pratique physique, discontinu avant la fin du 19^e siècle malgré les figures d'exception que furent les championnes omnisportives britanniques Margaret Scott et Lorrie Dodd, puis plus fluide dès les années 1930, a constitué une promesse de bonheur et d'émancipation pour les femmes, libérant leurs corps, réduisant la longueur de leurs vêtements et de leurs cheveux à des dimensions plus adéquates à l'exploitation des habiletés et des endurance, les érigeant en un mot en des *sujets corporels* détenteurs de ressources et de compétences propres à ébranler la cage de fer des assignations de genre⁵, la pratique sportive des femmes, et les contributions rassemblées le disent en écho, se confronte continûment à deux dispositifs de discrimination.

Premier dispositif de discrimination : les attributs historiques et séminaux de l'institution sportive qui en dépit de ses mythes et de son aspiration à se présenter comme une « communion magique » (Bourdieu 1984 : 197) ne présente qu'imparfaitement les attributs d'une institution « décente » (Margalit 2007), c'est-à-dire d'une société « qui n'humilie pas les gens » (Margalit : 13). Sur ce point, dans une synthèse récente Stéphane Héas (2010), a montré l'ampleur, la variabilité et la persistance des exclusions et des stigmatisations de sexe, de statut socio-économique, d'âge et de race qui s'y manifestent.

Second dispositif de discrimination : la rigidité des prescriptions à la masculinité dans la sphère sportive et la dépendance du sport à une culture masculine hégémonique, au double principe d'une construction des rôles sociaux et d'une construction sociale du genre, qui institue et, plus encore, *naturalise* une prétendue supériorité des hommes sur les femmes. Une « supériorité » dont on sait qu'elle favorise une culture de l'homophobie et, conjointement, des dispositions à l'effémiphobie (Lajeunesse, 2008).

« Supériorité » évidemment redoublée par un pouvoir masculin omniprésent en apparence intangible, dans la mesure où il s'entretient et se renforce au travers de quatre caractéristiques du sport. En premier lieu, son organisation technique : les techniques sportives sont issues de techniques du corps et d'instrumentation des corporeités masculines (Tabet 1979). En second lieu, son organisation administrative : l'investissement des femmes dans des fonctions d'entraînement, de gestion et

⁵ On se référera ici, pour rendre compte de l'importance des pratiques de loisirs physiques dans le réaménagement des identités sexuées et dans la conquête de subjectivités qui passent autant par une appropriation des énergies organiques que par la construction de sociabilités spécifiquement féminines, fussent-elles d'ailleurs moquées, à l'important gisement que constituent les analyses sociologiques et historiques (notamment Zeldin 1981 ; Blum 2010) ; les documents littéraires, et nous pensons ici en premier lieu à la présence récurrente, dans les romans et nouvelles de Arthur Conan Doyle et d'Agatha Christie, de fortes figures de *sportswomen*-cyclistes ou automobilistes- dont l'intrépidité et la débrouillardise sont inséparables de ces choix de mobilité. Du point de vue des documents iconiques, nous renvoyons le lecteur, entre autres suggestions, aux travaux du photographe suisse Hans Steiner (1907-1962). Enfin, la production cinématographique, notamment américaine, a bien représenté, en particulier dans la série des films qui confrontent Katherin Hepburn et Spencer Tracy vers le milieu des années 1950, les gains d'égalité sexuelle au sein du mariage qui se déduisent des vertus d'une éducation physique féminine et des pouvoirs de force et d'indépendance attachés à l'habitude de la confrontation avec un adversaire. Autant de dispositions susceptibles de retourner ou, pour le moins, de contester les effets de la suprématie sexuelle (Rose 1983).

d'encadrement bute sur la nature genrée de telles structures (Vieille Marchiset 2004). En troisième lieu, son organisation médiatique : les médias privilégient les spectacles sportifs masculins, inculquant de ce fait la culture sportive masculine comme seule culture légitime (Koivula 1999). En quatrième lieu, son organisation marchande : le sport qui mobilise le plus d'enjeux financiers est organisé majoritairement par des hommes et pour des athlètes masculins (Knoppers & Elling 2001).

De ce constat sombre, des échappements sont toutefois possibles. À cet égard, certains auteurs.e.s ont relevé les compromis que des individus en situation de difficulté socio-économique (s') inventent et (se) créent à partir du choix et de leur engagement dans des loisirs sportifs. D'autres ont montré l'existence d'isolats sportifs « féminins » favorables à des expériences gratifiantes. Se gardant d'en rester à l'apparence objectifiante de la féminité de l'activité (le twirling bâton), l'analyse dévoile des micro-interactions d'entre soi féminin propices à l'*empowerment*.

Ces constats nous amènent à des questions sur le changement social. Les activités physiques et sportives peuvent-elles alors participer de la construction de projets à visée émancipatrice ? Peut-on envisager que, à côté de l'évidence du fait qu'elles sont les supports de discriminations genrées, elles sont également porteuses de positivités pour les individus, indépendamment de leur être-là biologique et social ; c'est-à-dire hors du périmètre des effets délétères du genre ? Et le cas échéant, dans quelles conditions, comment, et quelles activités plus particulièrement y tendent-elles ? On ne s'engagera pas à donner une réponse univoque à ces questions, ceci d'autant que les textes présentés n'abordent pas frontalement la question. Signalons toutefois, encore qu'il est peu balisé par la curiosité sociologique, l'intérêt qui se déduit du développement de certaines niches explicitement marquées par des références et des rituels d'*hyperféminisation*, à l'instar de la pole dance⁶ ou du zumba fitness dont on ne sait encore, faute d'analyse systématique, s'ils relèvent d'un autoassujettissement des femmes ou d'innovations possiblement subversives.

Présentation des contributions

L'ouvrage, articulé en trois parties, ouvre sur une première thématique, celle des femmes dans des sports dits « traditionnels ». Les deux textes présentés ici ont en commun d'aborder des pratiques sportives culturelles de lutte : le gouren breton et la capoeira afro-brésilienne. La féminisation de la lutte bretonne, fortement masculinocentrée, illustre parfaitement comment ce bastion se conquiert, mais progressivement. A. Epron nous montre combien sportivisation et féminisation ont part liée dans ce processus. Le gouren, devenu sport, introduit une articulation plus consensuelle et subtile en terme de technique sportive, à la croisée des deux sexes, favorisant l'accès des femmes. Ces nouvelles lutteuses, qui servent d'abord à compléter les besoins en adhérents des fédérations, modifient toutefois

⁶ Forme de dance-gymnastique réalisée sur un fond musical, autour d'une barre verticale. Plus ou moins sensuelle selon les styles, la pole dance consiste, pour son exécutante, à effectuer des figures aériennes qui conjuguent équilibre en suspension et mouvements en rotation autour de la barre.

de l'intérieur les paradigmes de corporéité virile. Par une approche sociohistorique détaillée de l'émergence des femmes dans le gouden et dépassant l'évidence des chiffres qui concrétisent une présence croissante, l'auteure ausculte leur place et leur reconnaissance, pour nous montrer que les façons de se faire accepter et de s'approprier cet héritage au masculin se font dans un entre-deux, entre subordination aux normes sexuées et « ruses » diverses. À la différence du gouden ancré territorialement et pour lequel la tradition locale reste importante, la diffusion de la capoeira en Europe comme nous le montre M. Aceti a de suite attiré de nombreuses femmes. Parce que la pratique se connote d'attributs évocateurs de la danse et de la fête, résultat d'un premier effet de mode et de médiatisation ainsi que d'une réappropriation d'un imaginaire de l'ailleurs et d'une convivialité métissée mythifiée, la capoeira semble a priori propice à la pratique féminine. Or, au fil de leur engagement, les capoeiristes femmes rencontrent des obstacles qui sapent leurs carrières professionnelles autant que leur participation en amatrice. Les femmes sont donc rares à persévérer dans l'activité et le diagnostic s'applique pour toute l'Europe. « Carrières en entonnoir », jointes à une double injonction de féminité au sens de Mennesson et Clément (2009), entre un dedans et un dehors ou une place dans un arrangement traditionnel selon le rôle de « la femme », ou encore du bénévole classique aux associations sportives, les femmes capoeiristes, sous les apparences de l'égalitarisme et de la rencontre mixte et interculturelle, se donnent à voir à l'observation prolongée et détaillée dans des modèles finalement peu émancipés, bien que des enclaves favorisant l'*agentivité* des individus se créent ici et là.

C'est très exactement à cette thématique que nous convie l'article relatif à l'engagement de jeunes filles dans le twirling bâton (D. Golay, D. Malatesta, C. Perrin et Ch. Jaccoud) et qui ouvre une deuxième partie intitulée : pratiques culturelles sportives entre rapports de classe et rapports de sexes. L'entrée est inversée puisque cette activité corporelle, sous sa texture fortement féminisante et conservatrice que l'on pourrait qualifier d'objectifiante, donne lieu dans le quotidien des entraînements à des situations de solidarités et à des possibilités concrètes d'acquisition d'une image positive de soi. Les auteur.e.s prennent soin auparavant d'explicitier les effets destructeurs du *regard de l'autre*, lorsqu'il réduit la personne au statut de simple « objet », « à son seul corps ou à des parties de son corps [donc] à son apparence » ; une situation de réification pouvant menant à la réduction de l'individu au silence social. Tels sont en quelques mots les principes de la théorie de l'objectification privilégiée ici : réduire, diminuer, dévaloriser. Par opposition, se grandir, au sens propre et figuré, c'est par exemple se donner à voir en excellant dans une pratique sportive. Les « normes » d'excellence dans les sports à risque (N. Penin) se forgent sur la connaissance des questions techniques et l'affirmation d'un courage qui, s'il n'est pas clairement démontré, se voit contesté dans l'innocence apparente des vanes et autres blagues à teneur homophobe qui dissimulent imparfaitement, et à dessein, des avertissements à l'égard de ceux qui seraient tentés de montrer leurs failles. Derrière ces saillies se reconstruit donc toute une hiérarchie des « vrais » hommes, puis des

autres, puis des femmes, à moins que leurs qualités exceptionnelles ne leur permettent de quitter la catégorie repoussoir des « femmes ». Les persiflages aussi futiles et goguenards soient-ils n'en révèlent pas moins les traits d'une femme « diminuée » au regard d'un homme « augmenté ».

L'étude sur les loisirs et les activités sportives en milieu populaire dans les quartiers de Besançon, proposée par A. Tatu et G. Vieille Marchiset, montre qu'il faut manier avec prudence un strict sociologisme qui décrirait et mettrait en étroite adéquation des milieux sociaux avec des dispositions « structurées et structurantes ». Bien que la théorie des goûts apparaisse çà et là dans les choix de pratiques des habitants de quartiers populaires, les auteurs nous montrent des pratiques fragmentées et une diversité de compromis identitaires. L'analyse approfondie des carrières féminines de loisirs et de sport montre combien les femmes opèrent des choix complexes qui tiennent compte de leurs possibilités pécuniaires, de priorités professionnelles, temporelles, familiales et culturelles à chaque fois particulières. Le polyculturalisme de certains individus, telle cette jeune femme conjuguant une activité régulière de karatéka, parallèlement à un cursus universitaire, tout en adhérant aux règles culturelles et religieuses de sa famille marocaine, met donc bel et bien l'accent sur la force des flexibilités.

Quant à l'institution sportive, force est de constater qu'elle n'est pas flexible, en particulier lorsque l'ambivalence apparente des athlètes met en cause le système de la bicatégorisation des sexes du sport olympique. A. Bohuon s'est penchée sur le cas de la coureuse sud-africaine Caster Semenya, remarquée pour ses traits et sa morphologie masculins, et soupçonnée de ce fait de ne pas être une « vraie » femme. Par souci d'égalité sportive (version officielle), elle est accusée, de pas être du *bon sexe*, et sa médaille d'or conquise lors des championnats du monde de Berlin de 2009 est remise en cause⁷. La morale de cette histoire montre surtout à quel point l'institution sportive tend à maintenir la séparation entre les porteurs de sexe « faible » et de sexe « fort », qui ne doivent de plus, en aucune manière, donner à voir une quelconque forme d'« allosexualité »⁸.

Il importait enfin de consacrer une part de la réflexion aux représentations et aux images que des institutions puissantes de la vie sociale, dans des périodes éloignées, mais aussi plus récemment, ont manifestées vis-à-vis de l'arrivée des femmes dans des activités au régime sexué étroitement codifié. C'est la troisième section de notre ouvrage qui traite des engagements sportifs au miroir d'institutions que sont l'école, les médias et la littérature.

V. Czaka, dans le cours d'une investigation historique originale qui croise histoire de l'éducation, histoire des professions féminines et histoire des corps, analyse les parcours de « profs de gym » suisses romands au début du siècle passé. L'auteure relève le primordialisme d'une fonction

⁷ En juillet 2010, les instances dirigeantes de l'athlétisme mondial lui redonnent l'autorisation de courir et elle participe avec succès à la 2^{ème} édition de la ligue de Diamant 2011 de l'IAAF.

⁸ Ce néologisme d'origine québécoise englobe toutes les formes de minorités sexuelles (LGBTI) et s'inspire de la théorie *queer*.

masculine, qui assurait paradoxalement l'impératif de féminité enseigné au travers des exercices de gymnastique. Si l'auteure relève à travers ses sources archivales l'advenue d'un certain nombre de femmes dans cette fonction, l'ouverture semble se faire à défaut de mieux ou en raison d'un vide conjoncturel.

Les transformations du genre dans le domaine qui nous intéresse sont donc souvent lentes et partielles. Les variations sont parfois même infimes et leur compréhension requiert de mobiliser plusieurs sens, comme le montre l'analyse de N. Barker-Ruchti, J. Weber et P. Engel d'images photographiques de deux gymnastes, effectuée à huit années d'intervalles (Vera Caslavská aux Jeux olympiques de Mexico de 1968, puis Nadia Comaneci à ceux de Montréal en 1976). En réalité, la perspective phénoménologique nous démontre comment ces postures féminines stéréotypées (pose et passivité ; sourire et disponibilité ; yeux baissés et soumission), se différencient pour l'une en terme d'élégance et pour l'autre dans la description d'une juvénilité ludique, reflétant de « nouvelles normes de genre » que les auteurs rapportent à un arrangement flexible entre les modèles de féminité et de masculinité, relié au concept de « genre hybride » proposé par Donna Haraway (1991). L'aura de plénitude de Nadia Comaneci bénéficie également d'une révolution sexuelle qui a éliminé certains tabous quant à la façon de regarder et donner à voir les corps en mouvement des femmes. Car dans la tradition littéraire, elles sont d'abord « parées, gainées ou dissimulées » nous dit J. Gaucher, à partir d'un corpus d'œuvres littéraires sur les « sportives ». Décrite au plus près, la nageuse, l'athlète ou la joueuse de tennis peuvent être envisagées comme des entités subversives que l'écriture (assurée par des hommes qui tiennent la plume...) tend tantôt à dépeindre en se crispant sur les modèles rassurants de la tradition, pour ne pas perturber les rôles sociaux de sexe, tantôt à accueillir, pour finalement témoigner par le texte des aptitudes à la performance, au record et à l'exploit et soutenir la reconnaissance d'un personnage, la sportive, qui révèle les mutations d'une société.

Ainsi les sportives, en « chahutant » les représentations traditionnelles de la féminité à travers leurs engagements corporels, donnent à voir sur leur corps (dé)vêtu⁹, et selon les techniques du corps dont elles usent, une évolution de la perception du genre, évidemment reliée à un contexte de production et aux enjeux que ces variations suscitent.

Nous avons invité pour conclure cet ouvrage, et dans les termes d'un « entretien écrit », une figure éminente et pionnière du cercle des pairs de la sociologie du corps en Suisse : Éliane Perrin. À celle-ci, nous avons proposé de faire un point rétrospectif relatif à l'ancrage d'une réflexion féministe dans la recherche scientifique, dans les structures universitaires et dans le domaine des études consacrées aux activités physiques et sportives. La carrière d'É. Perrin est à ce titre révélatrice d'une sociologie du sport à ses prémices il y a une trentaine d'années en Suisse romande. On peut d'ailleurs se demander

⁹ Figure emblématique de cette confusion des identités de genre, la joueuse de tennis Suzanne Lenglen (1899-1938), dont les cabrioles acrobatiques et l'engagement athlétique ont marqué la chronique sportive, au moins autant que ses impeccables et courtes tenues, dessinées par le célèbre couturier parisien Jean Patou.

dans quelle mesure le milieu pouvait être réceptif aux données d'une sociologie des pratiques corporelles alternatives (bioénergie, cri primal, etc.), tel qu'É. Perrin les a étudiées dans son travail de thèse basé sur des enquêtes de terrains effectuées dans les années 1980 et qui a donné lieu à l'ouvrage intitulé *Cultes du corps. Enquête sur les nouvelles pratiques corporelles* (Perrin 1985). La sociologue a traité de ces nouvelles pratiques définitivement opposées au sport : par ignorance de toute culture du résultat sportif. À cette factualité rationnelle mesurée, observable et raisonnée, l'analyse pionnière d'É. Perrin dans le domaine des ressentis corporels, du primat du corps et des quêtes introspectives de ces hommes et de ces femmes (plus majoritairement) semble s'être présentée trop vite... Proposer une approche de pratiques à la marge du sport classique, dans laquelle des hommes et des femmes libèrent des pulsions par le biais de leur corps pouvait relever en effet d'une illégitimité disciplinaire, en se confrontant au triple « sens commun » du sport : celui du sport au masculin, celui du sport associé à la performance et celui d'un sport captif des origines de ceux qui en dissertent ; d'« anciens sportifs d'élite » aux discours « apologétiques » (dixit Éliane Perrin). La sociologue du sport, du corps et du genre représente dès lors dans l'historiographie de la sociologie du sport en Suisse une figure pionnière majeure. Son cursus en a fait plus spécifiquement une sociologue du corps des femmes, mais c'est comme sociologue à la marge du sport et du genre qu'elle a marqué (et a été marquée) par le champ.

À bien des égards, il faut le dire, l'ouvrage *Les Cultes du corps* d'Éliane Perrin est novateur. Il faudra d'ailleurs attendre une trentaine d'années pour que cette quête d'intériorité, mêlée à un retour à une religiosité (au sens littéral de re-liaison) entre corps et esprit, se donne à voir dans toute son ampleur. Pour preuve, l'allongement des rayons des librairies qui proposent des ouvrages de thérapies corporelles et de développement personnel basés sur la re-découverte de son potentiel *intérieur*.

Quant au corps *extérieur*, nul doute que les médias, la mode, la consommation, le culte de la santé ou de la nature se chargent d'en marteler les exigences pour chaque individu, y compris à son corps défendant. En cela, les femmes semblent être les cibles et les exécutrices désignées de cette double tension entre un « corps dur » et un « corps mou », pour le dire avec la sociologue Muriel Darmon (Darmon 2003), qui a étudié les transformations des corps des femmes au fil de l'emprise d'une carrière dans l'anorexie. Aux dispositions sociales qui se marquent tôt dans les habitus corporels (Boltanski 1971), vient s'ajouter l'emprise du culte d'une jouvence éternelle, dans les termes d'un fantasme d'immortalité dont il faut saisir le caractère mortifère.

Sans doute, la matérialité de notre corps nous rappelle, au travers des alertes anodines comme au travers des altérations plus éprouvantes, sa finitude et son assignation à l'ordre temporel, nous invitant par là à quelques efforts de réflexivité. En considérant ces assignations, et tel est peut-être le fil conducteur de cet ouvrage, il reste étonnant qu'une sorte de « fixation » sur un organe sexuel et les usages et fonctions associés (dont la maternité bien sûr) soient porteurs à ce jour *encore* d'autant

d'inégalités, de discriminations et d'abus. Le domaine du sport et des pratiques corporelles est à ce titre un puissant amplificateur de cette bipartition (A. Bohuon), ainsi qu'en témoigne la persistance des institutions olympiques à nier la multiplicité des appartenances sexuelles et singulièrement les phénomènes d'intersexualité. Une polarisation que l'on retrouve d'ailleurs à l'intérieur d'autres contextes (N. Penin).

On relèvera quand même que plusieurs auteurs ont pointé que, malgré ces chapes, des espaces de réalisation de soi peuvent voir le jour : dans des initiatives participatives de « *capospielen* » (M. Aceti), à travers une convivialité pacifiée parce que dégagée des exigences de la performance pour les jeunes athlètes de twirling (D. Golay, D. Malatesta, C. Perrin et Ch. Jaccoud), à travers le nombre croissant et porteur de changements des pratiquantes de gouren (A. Epron), ou encore par l'exemple de ces figures d'exception qui marquent de leur présence les sports extrêmes, comme arrachées par leurs exploits à la catégorie des « femmes ». Nombre d'auteurs nous proposent donc des exemples de variations dans les représentations et dans la place des femmes dans le sport qui appellent à être creusés et confirmés. Sportives amatrices ou sportives d'élite, pratiquantes de twirling-bâton, parapentistes, capoeiristes, karatéka ou *gourenzed*, bien des signes montrent que des femmes et des filles, aujourd'hui ou par le passé, tentent et ont tenté, outre d'assouplir une sociologie de la domination par trop écrasante (Boltanski 2009), de se constituer, à travers détours et compromis, en d'authentiques sujets¹⁰.

Bibliographie

- Arliaud, M., 2009: *Pour une sociologie des rapports sociaux*, Paris : La Découverte.
- Ascher, F., 2000: *La société hypermoderne ou ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs*, La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube.
- Bergson, E., 2008 [1932]: *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris: PUF.
- Blum, I., 2010: *Frauen schwimmen... und schlagen wellen. Der Damenschwimmclub St. Gallen*, Zürich: Limmat Verlag.
- Boltanski, L., 1971: « Les Usages sociaux du Corps », *Annales ESC*, 26: 205-233.
- Boltanski, L., 2009: *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris : Gallimard.
- Bourdieu, P., 1984: *Questions de sociologie*, Paris : Minuit.
- Bourdieu, P., 1997: *Méditations pascaliennes*, Paris : Le Seuil.
- Butler, J., 2005[1990]: *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris : La Découverte.
- Darmon, M., 2003: *Devenir anorexique. Une approche sociologique*, Paris : La Découverte.
- Delphy, C., 2009 [1998]: *L'ennemi principal. 1. Économie politique du patriarcat*, Paris: Syllepse.
- Delphy, C., 2009 [2001]: *L'ennemi principal. 2. Penser le genre*, Paris : Syllepse.
- Dunning, E., 1996: « Sport as a Male Preserve : Notes on the Social Sources of Masculinity and its Transformations », *Theory Culture and Society*, 3 (1), 79-89.

¹⁰ Nous remercions Laurence Bachmann pour sa relecture attentive de l'introduction de cet ouvrage.

- Guillaumin, C., 1992: *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris: Indigo Et Côté-Femmes.
- Haraway, D. 1991 : *Simians, Cyborgs and Women : The Reinvention of Nature*, New-York: Routledge.
- Héas, S., 2010: *Les discriminations dans le sport*, Nancy : Presses Universitaires de Nancy.
- Knoppers, A. & Elling, A., 2001: *Sport and the Media: Race and Gender in the Representation of Athletes and Events*, In Steenbergen, J., De Knop, P. et Elling, A. (eds), *Values and Norms in Sport: Critical Reflections on the Position and Meanings of Sport*, Oxford: Meyer & Meyer Sport.
- Koivula, N., 1999: « Gender Stereotyping in Televised Medias Sport Coverage », *Sex Roles*, 41 (7/8).
- Lajeunesse, S. L., 2008: *L'épreuve de la masculinité. Sport, rituels et homophobie*, Béziers : H & O Éditions.
- Liotard, P., 2008: *Sport et homosexualités*, Montpellier: Quasimodo et Fils.
- Lipovetsky, G. & Charles, S., 2004: *Les temps hypermodernes*, Paris: Grasset.
- Margalit, A., 2007: *La Société décente*, Paris : Flammarion.
- Mathieu, N.-C., 1991: *L'Anatomie politique*, Paris : Côté femmes.
- Mennesson, C. & Clément J.-P., 2009: « Boxer comme un homme, être une femme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 189(4): 76-91.
- Oakley, A., 1972: *Sex, Gender and Society*, London : Temple Smith.
- Parini, L., 2010 : « Le concept de genre : constitution d'un champ d'analyse, controverses épistémologiques, linguistiques et politiques », *Socio-logos*, [en ligne], 5, mis en ligne le 07 juillet 2010.
- Perrin, E., 1985: *Cultes du corps. Enquête sur les nouvelles pratiques corporelles*, Lausanne: Editions Pierre-Marcel Favre.
- Rose, P., 1983: *Parallel Lives. Five Victorian Marriages*, New York : Alfred A. Knopf.
- Stoller, R. J., 1968: *Sex and Gender*, New York : Science House Edition.
- Tabet, P., 1979: « Les mains, les outils, les armes », *L'Homme*, 19 (3-4): 5-61.
- Terret, T. et al., 2005: *Sport et genre*, 4 volumes, Paris : L'Harmattan.
- Terret, T. & Zancarini-Fournel, M., 2006: « Le genre du sport », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 23.
- Varikis, E., 2006: *Penser le sexe et le genre*, Paris : PUF.
- Vieille-Marchiset, G., 2004: *Des femmes à la tête du sport. Les freins à l'investissement des dirigeantes sportives*, Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté.
- Wittig, M., 2007 [1992]: *La pensée straight*, Paris : Éditions Amsterdam.
- Zapperi, G., 2005: « Trouble dans la masculinité. À propos de 'Boyzone' de Clarisse Hahn », *Multitudes*, (23): 209-217.
- Zeldin, T., 1981: *Histoire des passions françaises, 1848-1945, tome 3, « Goût et corruption »*, Paris : Seuil, 376-377.

Aceti M. (2012), « Les femmes dans la capoeira en Europe : rôles des “petites mains” et carrières “en entonnoir” », in Jaccoud Ch. & Aceti M., *Sportives dans leur genre ? Permanences et variations des constructions genrées dans les engagements corporels et sportifs des femmes?*, Peter Lang, collection Savoirs sportifs, Bern, pp. 33-49.

Les femmes dans la capoeira en Europe : rôles des « petites mains » et carrières « en entonnoir »

Monica

Aceti

Laboratoire de sociologie et d'anthropologie (LaSA EA 3189), Université de Franche-Comté, France
Unité Sport et motricité, Université de Fribourg, Suisse

Dans les années 80, la capoeira d'origine afro-brésilienne fait son apparition au États-Unis, puis en Europe. L'essor est favorisé par le contexte de mobilité croissante, des possibilités communicationnelles mondialisées (Skype, Facebook, Orkut, etc.) et un marché des loisirs toujours en quête de nouveautés. La reconnaissance en juillet 2009 de la capoeira au titre de patrimoine culturel immatériel brésilien s'inscrit paradoxalement au sein de ce processus de mondialisation de la capoeira. En Europe, des « passeurs » (des professeurs, des contremaîtres et des maîtres de capoeira), pour la plupart des hommes brésiliens de milieux populaires, enseignent cette pratique qui balance entre la danse, la lutte et le jeu¹¹. Malgré la précarité du « métier », un imaginaire de réussite alimente chaque année le départ pour l' « extérieur » d'autres jeunes capoeiristes en quête d'ascensions sociales. À ce phénomène migratoire « boule de neige » s'ajoute depuis une dizaine d'années la progression des « étrangers » - des Européens - qui deviennent eux-mêmes des acteurs de la transmission. Parmi tous ces capoeiristes, très peu de femmes : une poignée seulement est reconnue au titre de contremaître ou de maître¹². Pourtant, la capoeira en Europe se caractérise à la différence du Brésil par la présence importante des femmes parmi les pratiquants, faisant de l'activité une pratique dite mixte.

Notre propos s'applique dès lors à interroger les conditions, les raisons et les effets de cette effervescence féminine, ainsi qu'à déconstruire les normes implicites et les ressorts qui gouvernent leur place dans le « monde ¹³ » de la capoeira. Partant de l'analyse de 31 récits de « carrière » de femme en Europe, une modélisation idéale typique (Schnapper 1999) des formes d'engagement dans la capoeira a été construite¹⁴, afin d'élucider les raisons de leur quasi-absence dans les rôles de pouvoir et de statut incarnés par les contremaîtres et les maîtres.

Malgré l'invalidité sociologique de l'« essence » féminine, le procédé de « naturalisation » reste à ce jour un impensé qui conditionne nombre de rapports de « sexe » dans les milieux hégémoniques de la capoeira. Partant de nos terrains d'étude, nous montrerons comme un système viriarcal (Mathieu 1991) est perpétué sous couvert de mixité. Certaines femmes démontrent cependant des formes d'*empowerment* qui déjouent cette voie de fait. Déconstruire le système politico-économique de

¹¹ Nous renvoyons à nos travaux (Aceti 2010a : 455-460).

¹² À défaut de registre officiel, on peut relever maître Silvia (S. Bazzarelli, London School of Capoeira Herança) qui a reçu son titre en 1994 ainsi que Maître Maria Pandeiro (Roberta Maria Neves, Capoeira Dandara, Bremen) formée en 2010. Pour les contremaîtres, Lúcia Palmares (L. Querino, capoeira Palmares, Paris) formée en 1987, Ursula (Association canto de capoeira, Paris) formée en 2001 et finalement Sapeca (Vladia Silva dos Santos, capoeira Brazil, Lyon), formée en 2009. Quant aux Européennes, Barbara (B. da Conceição, Grupo de Capoeira Angola, Bâle) et Suzy (Susanne Oesterreicher, Grupo Vadição, Berlin) sont toutes deux contremaîtres de capoeira « angola » depuis respectivement 2000 et 2002. Par rapport au nombre d'hommes, ces femmes représentent un chiffre marginal.

¹³ Au Brésil et dans les groupes de capoeira « contemporaine », le caractère de lutte s'accompagne de codes culturels virils tels que le culte de l'honneur, la valorisation des performances et le respect de la hiérarchie patriarcale. Force et combattivité se joignent à la technique et « malandragem » (malice) : la figure d'excellence s'incarnant dans le guerrier « loyal et traître » (Wesolowski 2007 : 267-271).

¹⁴ Ces entretiens s'inscrivent dans un corpus de matériel plus large effectué dans le cadre d'une thèse sur la diffusion de la capoeira en Europe. Un travail comparatif multi-situé et par observation participante a été poursuivi de 2004 à 2010 (BR, FR, DE, CH, IT, DK, SY).

« genre ¹⁵ » qui imprègne les carrières des « femmes ¹⁶ » dans la capoeira en Europe appelle dans un premier temps à un détour sociohistorique sur les conditions de l'implantation de l'activité.

Le rôle des femmes dans l'évolution de la capoeira en Europe

Derrière les aspects spectaculaires et exotiques de la capoeira diffusés par les médias, les pratiquant.e.s ont dès le départ eu des demandes d'« authenticité » : la quête d'une capoeira originelle et des rituels traditionnels incitait aux retours aux sources au Brésil, venant paradoxalement créer puis soutenir une « industrie du divertissement » (Estevez 2003) dans les « spots » brésiliens tels que le quartier du Pelourinho de Salvador. Ce phénomène d'aller-retour entre le Brésil et l'« extérieur » a nourri des opportunités migratoires et professionnelles. Une première filière s'est concrétisée par des systèmes d'« invitations » entre capoeiristes d'une même « école ». Ces solidarités impliquent des contre-dons symboliques et économiques, qui assurent le fonctionnement des « mégagroupes », tels que ABADA, Cordão de Ouro, Senzala, capoeira Brazil, Gerais, Muzenza et d'autres. L'effectif des membres d'un « groupe » peut atteindre les 30'000 adeptes, dispersés dans le monde en filiales et ordonnés par des fonctionnements hiérarchiques spécifiques, cultivant la renommée d'un maître ou d'un ensemble de figures patriarcales de référence. Une deuxième filière procède de la relation (ou du mariage) avec une pratiquante européenne. La mise en place et l'organisation de la structure (recherche de locaux, travaux administratifs) ainsi que l'insertion de l'arrivant dans le nouveau contexte (langue, domicile, base financière, médiation culturelle) seront facilitées. Dans cette « nouvelle géographie capoeiristique », selon l'expression de Nestor Capoeira (1998 [1981] : 74), les femmes eurent un rôle majeur. Leurs concours organisationnels, logistiques et affectifs, mais également leurs présences assidues aux entraînements ont assuré le développement ou la survie de nombreuses « académies ¹⁷ ».

À la différence des processus d'intégration des femmes les plus souvent laborieux dans des disciplines sportives « masculines », qualifiées de *fiefs*, de *citadelles* et autres antres de la virilité¹⁸, l'implantation de la capoeira en Europe a marqué une rupture historique. Un ensemble de facteurs culturels (culte du corps, attrait pour le caractère ludique, festif et ritualisé de la capoeira) ont favorisé l'essor d'une pratique mixte. Le facteur principal de sa diffusion est toutefois pragmatique :

« Au départ, personne n'avait l'idée de gagner beaucoup d'argent. C'était une façon de survivre (...). Aujourd'hui, la capoeira est une forme de marché et tout le monde défend son marché. Celui qui a les bons mots, une bonne conversation, il vend plus, mais celui qui n'a pas de bons discours, il vend moins... » (Pionnier brésilien, maître, Hambourg)

La contrainte professionnelle génère des formes d'« édulcoration », afin de conserver les adhérent.e.s : « Ha moi, j'ai jamais été attirée par ce côté lutte, au contraire. (...) dès le départ (...) il l'a dit qu'il ne pouvait pas le présenter comme il le ferait au Brésil, que ça passerait pas chez nous et la majorité des personnes, c'était des filles quand même et les filles, elles cherchent pas forcément ce côté-là, elles viennent parce que c'est plutôt le côté danse, euh... le côté plaisir. » (Ancienne élève avancée, Lausanne)

La mise à distance de la « lutte » de la capoeira, corrélée au souci de l'intégrité du partenaire, est confirmée par la plupart des entretiens de femmes :

« On va pas commencer à se taper dessus, parce que c'est pas du tout le but, quoi » (Débutante, Lausanne) ; « C'est vraiment jamais parti en... bagarre. Non, ça reste toujours assez soft. (...) Je risque de blesser l'autre. Et ça, moi, enfin, c'est quelque chose que je veux absolument pas. Justement, les gens avec qui je joue, c'est des gens que j'apprécie et j'ai très peur de blesser l'autre. » (Débutante française, Rio de Janeiro)

Leïla (ancienne élève avancée, Lausanne), qui a reçu un coup de pied au visage lors d'un entraînement est consciente du danger :

¹⁵ Entendu en tant que « système cognitif qui sépare l'humanité en deux groupes totalement distincts, totalement étanches, exclusifs l'un de l'autre et totalement hiérarchisés » (Delphy 2008 : 57).

¹⁶ Le terme de femme désigne dans cet article des individus de « sexe biologique féminin », mais leur inscription dans un contexte culturel et historique donne à ce « sexe », entendu cette fois en tant que construction sociale, des caractéristiques tantôt conformes au modèle poncif de « la-femme » (épouse, responsable de l'économie domestique et familiale, emploi éventuel avec valeur d'« appoint », etc.) tantôt transfuges : elles sont autonomes, professionnelles, sportives, émancipées, androgynes, lesbiennes, etc.

¹⁷ Ce sont des structures privées, basées sur les cotisations des élèves, qui se présentent sur le modèle associatif.

¹⁸ Dans l'histoire, le sport est une institution masculine, créée par des hommes et pour des hommes. Ainsi, il constitue « l'un des milieux les plus favorables à la reproduction de l'ordre du genre et l'un des plus réticents à toute transformation » (Terret et Zancarani-Fournel 2006).

« J'ai vu ça au Brésil : en venir aux poings, ouais, se faire éjecter, se faire refuser l'accès au berimbau et j'ai compris, c'est quelque chose qui fait partie du jeu. C'est... Voilà. En Suisse, c'est aussi dû à notre mentalité, mais tu te rends compte que les gens ont super confiance, que tu oublies dès fois, quand tu commences, tu sais pas trop que c'est pas quelque chose pour rigoler, c'est pas si « save » que ça. C'est pas seulement rentrer, faire une roue, faire une ginga, esquiver un joli coup de pied que tu vois arriver. Dès fois, il y a autre chose. »

Vivre l'expérience de la parité

Pour Guillaumin (1992 : 138), les combats ludiques des jeunes garçons introduisent à la solidarité et à la coopération : « le corps à corps des hommes est une confrontation avec des *pairs*. » Mais pour l'auteure féministe matérialiste, cette parité est historiquement et culturellement l'apanage des hommes, car ils sont pour les femmes non pas des « pairs », mais des « prédateurs potentiels ». L'hypothèse suivante est néanmoins posée : incorporer les codes virils du « jogo duro » de la capoeira pour des « femmes » permet d'expérimenter cette parité et d'entrer dans un processus de désassignation de la typicité « féminine ». Le récit de cette contremaître brésilienne illustre un rapport à la pratique viril, basé sur l'honneur et la lutte paritaire :

« J'étais effrontée (*ousada*). Je n'acceptais pas de ramener un défi (*desafio*) à la maison. Moi, paf, je frappais. Les types frappaient de là. Moi, paf, d'ici, direct ! J'ai pris tellement de *rasteira* (coup de pieds en balayage) des garçons plus gradés (...) une fois, j'ai frappé là, il m'en a donné une autre, tuf, ici, les gars (*rapaz*), je suis tombée au sol. J'ai passé ma bouche sur l'asphalte. Je me suis arraché toute la bouche. J'ai presque perdu ces deux dents. Je suis arrivée à la maison avec la gueule comme ça (mimant l'enflure). » (experte brésilienne, Salvador)

La *roda* de capoeira permet structurellement d'expérimenter le corps à corps dans des relations de mixité. Ainsi Deborah, qui n'aime ni la *samba*, ni les soirées de *forro* organisées après les événements de capoeira, évoque le capoeiriste « Todo Duro ¹⁹ » :

« Il me faisait marrer parce que c'est celui qui jouait le plus dur, mais c'est celui avec qui je m'entendais le mieux pour jouer. Va savoir pourquoi. » (élève avancée, Lausanne)

Ce goût pour le « jeu dur » pourrait rendre compte de cet idéal de parité par opposition aux « jeux paternalistes », par lesquelles les hommes considèrent en bon *gentleman* ou avec une attention protectionniste les partenaires dudit « sexe faible ».

Ellen (ancienne élève avancée, Copenhague) privilégiait elle aussi les jeux avec les hommes (« je me sentais beaucoup plus équilibrée avec des garçons »). Lorsque la colère montait (« il y avait plusieurs fois où tout à coup, je me suis rendu compte que... les poings, vraiment à 1 cm du visage. »), son Professeur danois la reprenait, mais « en fait, il m'a laissé faire des expériences. Si on cherche, on trouve. Il ne m'a pas protégée (...) Ils (les capoeiristes) n'étaient peut-être pas si habitués que les filles vont dans la *roda* et ne sont pas là pour être jolie. » Les demandes paritaires d'Ellen installent un « trouble » parmi certains hommes qui, bien que l'égalité soit admise à l'évidence, en réalité n'apprécient pas d'être défié par une femme.

En Europe, l'ouverture à la pratique est largement diffusée : femmes, enfants et seniors sont bienvenus²⁰. Ainsi si les femmes « actives » et « émancipées » font preuves de volonté paritaire, toutes les conditions ne sont-elles pas réunies pour qu'elles progressent à l'égal des hommes dans l'activité ? Or, les faits démentent cette attente ! Que se trame-t-il donc en cours de route, les amenant à abandonner le milieu ou à se confiner dans des rôles de moindre visibilité ?

Des places « particulières » dans le « monde des capoeiristes »

L'analyse des gouvernements des corps de capoeiristes de sexe féminin a montré qu'ils se construisent majoritairement en fonction d'un modèle de référence : le masculin patriarcal brésilien. La triade typologique suivante a émergé des 31 entretiens. Les « consommatrices » (5) apprécient et admirent les figures viriles afro-brésiliennes, les « petites mains » (6) obtiennent leurs faveurs et

¹⁹ La plupart des joueurs reçoivent des « noms de guerre » en fonction de leur personnalité ou caractéristiques morphologiques. Ce surnom est réel, tandis que les autres noms ont été modifiés.

²⁰ Les enfants ont fait leur apparition depuis une décennie et l'offre a tendance à s'élargir des minis (« capoeira baby ») aux seniors (cours « light »).

reconnaitances par des services, tandis que les « guerrières » (6) tentent « modestement » de les égaier. Ces trois modèles, aussi divergents soient-ils, confirment une persistance idéologique patriarcale (dans le 54% des modèles de carrières des femmes de nos entretiens). Cette domination hégémonique²¹ est cependant invisible ou « dans l'ordre des choses », car la force du système réside en effet dans un équilibre subtil qui allie l'accueil des nouvelles adhérentes, la promotion ostentatoire des femmes et la reconnaissance de leurs services.

Les « consommatrices »

Elles sont nombreuses et enthousiastes - « Tu fais l'entraînement, t'es tout content, tu as quelque chose qui te pousse, qui te porte et tu sors de l'entraînement, tu chantes, tu rigoles. » (Débutante, Lausanne). Elles apprécient la chaleur de l'accueil : « ils sont ouverts, hyper sympa avec les débutants. (...) Ici, enfin, il n'y a pas de jugement en fait. » (Débutante, Lausanne)

Pour Lydia, qui a une quinzaine d'années de pratique, « le truc du groupe (*Gruppending*) était important, la communication, la dynamique de groupe, l'énergie, tout cela me convenait parfaitement (...), mais depuis, j'ai une attitude presque égoïste de consommation. Je veux avoir mon plaisir et après une dure journée de travail, en fait, j'aimerais encore renforcer mon corps (*Körper festmachen*) et sans contraintes, sans devoir calculer. » (Berlin). L'esprit de consommation est parfois explicitement lié aux Brésiliens et à l'économie sexuelle. Nathalie, 45 ans, a bien remarqué « le côté mâle de la chose, encore heureux que j'ai un peu de distance (avec ces) histoires. J'en entendais tout le temps parler, des bruits de pas de porte. » Les « consommatrices » s'inscrivent dans le rôle du « bon public ». Elles sont aussi de passage : « un, deux ans et puis (elles) disparaissent (car) la capoeira est bien trop dure. S'entraîner toutes les semaines, transpirer, avoir mal avec toutes ces blessures et ça, on ne peut que le faire, quand elle est entrée dans son cœur. » (Experte, Hambourg). Par opposition, la « guerrière » se distancie du rôle de la « consommatrice » en s'engageant activement dans l'activité.

Les « guerrières »

Lilou est en année sabbatique, elle s'entraîne tous les jours. Katia travaille à 100 % et vient 3 à 4 fois par semaines à l'« académie », les autres jours, elle fait de la « résistance : courir, nager, renforcer les épaules, aussi détendre le corps ». Aller aux entraînements, « c'est automatique. C'est un réflexe. Est-ce que j'ai envie de m'entraîner ? Je ne me pose même pas la question. Ça m'arrive si j'ai 39 de fièvre... »

Les jeux de parité, désignés de « collégiaux-pédagogiques », sont appréciés par cette instructrice professionnelle :

« En tant que femme, il faut soi-même y aller et jouer de façon combative pour que cette réponse vienne aussi en retour, parce que sinon on est traitée avec attention. Alors, avec les gens que je connais depuis plus longtemps, alors maintenant les cordes lilas ou brunes, je remarque qu'ils me poussent plus souvent dans le jeu, quand je les rencontre sur les événements. » (experte, Berlin)

Afin de se faire accepter dans le groupe, il faut être compétente, professionnelle, reconnue dans la hiérarchie, mais également persévérer avec « patience ». La « guerrière » pratique ainsi l'« art de se faire petite » :

« Ce chemin est très dur dans un tel groupe, avec sa propre culture, pour se trouver une place et je me demande toujours jusqu'où on doit ou devrait aller (...) il faut avoir beaucoup de patience (...) chacun a ses limites où il dit : ok, là j'essaie encore de comprendre et de continuer et je me fais encore une fois plus petite et j'essaie de rester tranquille et d'avoir de la patience ou je dis non, ça ne va pas, mais ça revient tout le temps. Cela reste ainsi. Alors, les questions reviennent à nouveau et je pense : ha cela va trop loin ou pas... (soupir). »

Les « guerrières » se soumettent aux diverses injonctions des entrepreneurs de morales conduisant à un travail de formatage corporel sexuellement différencié :

²¹ À relever que cette domination n'est pas conforme à la combinatoire traditionnelle entre le genre, la race, la classe et la sexualité puisque si les « maîtres » sont des « hommes hétérosexuels » comme dans le système de référence de domination occidentale, ils sont le plus souvent « Noirs » et de classe « populaire ».

« Ce culte du corps renforce les stéréotypes des rôles de genres dans le sens que dans la capoeira, les femmes ont à peine des cheveux courts et qu'aussi tout est très essentialisés, je trouve cela stupide (doof). » (Élève avancée suisse, extrait d'entretien par mail, 2010)

Afin d'éviter tout « procès de virilisation », pour le dire avec Louveau (2007 : 64), le travail de « féminisation » de l'apparence corporelle relève d'une intériorisation particulièrement efficace de la domination masculine. En ce sens, les « guerrières » donnent à voir une acculturation progressive qui rappelle le principe de doubles contraintes des boxeuses « hard », sommées de s'entraîner comme des hommes, tout en respectant les traits d'une féminité traditionnelle (Mennesson et Clément 2009).

Selon Elisa, professeure professionnelle de capoeira, « ce rôle de la femme est encore un peu flou ». Elle regrette de n'être parfois pas prise au sérieux et aimerait « en premier lieu » être respectée en tant que « capoeiriste » et non en tant que « femme » :

« Lorsque quelqu'un vient et me fait d'abord tout plein de compliments, cela casse le truc, voilà, et ensuite cela me rend toujours furieuse (rire). » (experte, Berlin)

Les entraînements sont mixtes dans la capoeira et la *roda* met structurellement en jeu des hommes et des femmes qui peuvent chuter, se blesser, recevoir des coups ou perdre symboliquement la « face ». L'acceptation des codes de parité est réaffirmée à plusieurs reprises comme une injonction de capacitation à assumer la lutte et ses conséquences possibles. Deborah ressent toutefois de l'injustice qu'elle tente de dépasser :

« Après la *roda* (sourir) là aussi, c'était bien, mais ça m'a fait un peu chier quand même de me bousiller le dos. Si tu veux, j'accepte de ramasser. Ça, ça ne me dérange pas du tout. Je n'en veux pas du tout à X., mais (...) Peut-être que j'étais pas dans la bonne position, mais j'étais pas la seule responsable de tout ça et puis ça, il ne voulait pas en entendre parler, tu vois (...) il était convaincu que son mouvement était super technique et super bien appliqué, que j'aie mal, à la limite, ça ne le touchait pas vraiment (...). Ça m'a pas fâchée, mais j'étais juste un peu déçue, qu'il n'en tienne pas compte. Ça ne m'a pas pris la tête, mais d'autres fois, ça aurait pu me fâcher, mais là, je me distancie des gens, je me distancie de leurs réactions, je ne me laisse plus toucher, tu vois, je n'ai même pas été le convaincre. C'est ça. Je l'ai laissé penser ce qu'il voulait. » (élève avancée, Lausanne)

Cet extrait met à jour plusieurs injonctions : 1) l'obligation de s'« endurcir » pour être à la hauteur des guerriers mâles, 2) tout en devant respecter l'honneur d'une masculinité qui de son côté ne peut 3) ni reconnaître d'avoir fait volontairement du mal à une « femme », 4) ni avouer sa défaillance technique. La stratégie du « *malandro*²² » consiste à culpabiliser la lésée en lui attribuant la faute technique. En d'autres termes, Deborah ne doit pas attenter à l'honneur masculin qui se doit de dominer. Le courage de la guerrière sera validé par son retour dans la *roda* après quelques semaines de convalescence. L'incorporation de l'*éthos* de la guerrière « modeste » se traduit par son assiduité, tout en acceptant « en silence » les remises en place musclées et patriarcales. Ce n'est donc pas l'acte accidentel, reconnu comme inhérent à l'activité, mais la violence symbolique qui impose l'humilité et la résignation qui a été mise en exergue dans ce cas.

Ilda raconte d'une traite le récit de sa carrière : souvenirs enthousiastes et nostalgiques de ses débuts (voyages à Salvador en 1985, relations amoureuses). Les capoeiristes brésiliens sont « très cordiaux, mais si tu creuses, c'est très difficile pour un gringo, blanc et femme, de gagner le respect ». Son amie pense d'ailleurs qu'ils ne lui feront jamais de place : « ... lorsque tu commences à faire ton groupe, tu vas voir comment ils seront tes amis. Ils vont tous essayer de te casser et de te faire une *rasteira* (balayette) ». Seuls deux maîtres lui ont marqué du respect, en la nommant lors d'une rencontre. Ilda entend bien qu'elle mérite une place par rapport à ses compétences et son temps de pratique « mais en ce moment, ce n'est pas ma personnalité (*Persönlichkeit*) ». Elle a pour référence la maîtresse Suelly²³ qui a une présence assumée, tout en restant très discrète *en dehors* de la *roda*, ainsi que la maîtresse Silvia, décrite comme « très robuste (*ganz stark*) » avec « un corps comme un homme », qui est également « très humble, très informée, *very modest person* ». L'effacement est édicté en modèle : « Elle n'a pas besoin oooooooooo et de chanter devant et de se montrer. Non, elle n'est

²² Le capoeiriste *malandro* est celui qui réussit à retourner une situation à son avantage, en recourant à l'humour, au mensonge, en passant par la séduction, etc.

²³ Suellen Einarsen a été formée par son mari, maître Accordéon, qui fait partie des pionniers de la capoeira aux États-Unis. Elle est la première maîtresse américaine.

presque pas là, mais lorsqu'elle joue, elle est là et lorsqu'elle ne joue pas elle n'est pas là et je crois peut-être que ça, c'est plus femme ou... je ne sais pas. » (experte, Hambourg)

Une double contrainte réapparaît dans ces propos entre un *dedans* et un *dehors*. Les guerrières modèles assument leur pratique dans la *roda* puis... disparaissent. Ilda s'interroge sur ce qu'« être plus femme »²⁴. L'ordre du masculin patriarcal, en tant qu'accaparement de l'universel, transparait dans ces propos. Il semble que ce soit à partir d'un acte conjoint de non-perception de la domination et de reconnaissance de cet ordre masculin que se perpétue la division sexuelle des carrières de capoeiristes. Parmi les 31 entretiens effectués, les 6 femmes les plus « guerrières » ont depuis abandonné la pratique. Par contre, les « petites mains », qui se plient aux injonctions d'usage de « la-femme », ont toutes (6 cas) perduré dans le milieu.

Les « petites mains »

Les « petites mains » rendent des services dans le groupe (administration, organisation des événements, support bénévole lors de démonstration, etc.). Tout se passe comme si les rôles occupés dans l'« académie » reflétaient l'économie privée traditionnelle du foyer. Le domaine de la production marchande (donner des cours, voyager, être invité, se produire) serait le privilège des hommes tandis que l'économie domestique (secrétariat, organisation interne, maintenance des locaux, cours pour les enfants) serait du domaine des femmes. Cette séparation entre les hommes *producteurs* de biens (rémunérés) et les « petites mains » *procréatrices* de services (bénévoles) reflète la division du travail selon les sexes que Betty Friedan dénonça dans la mystique de la femme en 1963. Mais les « petites mains » ne sont pas conscientes de l'« appropriation » de leur service ou pour le dire plus clairement de leur « sexage » (Guillaumin 1992), car il se confond avec d'autres cultes mythiques. Le bénévolat dans le sport associatif ainsi que l'altruisme caritatif et humanitaire, qui plus est pour une activité plongeant ces racines dans l'esclavage colonial, sont autant d'éléments réunis qui justifient le service « rédempteur » des uns (les élèves « blancs ») pour l'honneur et la reconnaissance de l'Autre (le maître « noir »). Les compagnes²⁵, en particulier, effectuent un travail de Sisyphe tout au long de l'année. Aussi, sont-elles « désinvisibilisées » à des occasions prestigieuses par des remerciements et des fleurs, mais elles sont aussi interchangeable à la différence du maître qui de son côté cumule les services de chacune :

« Oui tout, j'ai tout fait. Je l'ai légalisé. Je lui ai fait des assurances. J'ai changé son permis de voiture brésilien en hollandais. (...) j'ai fait beaucoup, beaucoup pour X. J'ai toujours fait des démonstrations pour lui, à la télévision, dans des fêtes, tout fait, toujours avec soin (*Pflege*) aussi. (...) J'ai aussi donné beaucoup de remplacements (non rétribués), c'est normal quand l'enseignant n'est pas là, c'est aux élèves de prendre en charge le cours. » (20 ans de pratique, Hambourg)

Dans la « famille » de la capoeira, le temps ne compte pas ; l'engagement personnel est total ; les dévouements « viennent du cœur » ; les services sont naturels à l'image de la disponibilité de l'épouse. En retour, prestations viriles et sécurité dans le clan lui assurent une place privilégiée, mais aussi « particulière ». En effet, l'effacement et le sacrifice caractérisent les « petites mains ». Ilda refuse d'ouvrir un cours pour des femmes, en invoquant les besoins socioprofessionnels de son ami brésilien :

« X. ne gagnait pas beaucoup d'argent au début, très peu, et j'ai pensé : j'ai déjà un travail, alors pourquoi je dois enseigner à un groupe de femmes et recevoir de l'argent, alors qu'il aimerait tant donner des cours et qu'il a beaucoup de temps dans la semaine. C'est pour cela qu'à cette époque, j'ai dit non. »

Une organisation mixte ne signifie pas forcément la parité, car elle peut être le relais de l'« arrangement des sexes », tel que Goffman ([1977] 2002) le décrivit au sujet de la bourgeoisie blanche et américaine des années 1970. Dans une « académie » de capoeira patriarcale, le visible et le pouvoir reviennent aux hommes, l'invisible et l'allégeance incombent aux femmes. Cet « arrangement » n'est décrié ni par les novices, ni par les « petites mains », qui au contraire ont

²⁴ La prise de conscience d'Ilda de la place minorée attribuée aux femmes oscille entre des revendications de parité et un féminisme qui met en avant un « différentialisme » propre aux « femmes ».

²⁵ Les femmes de maîtres sont parfois privilégiées, tout en étant soumises à des dettes symboliques ». Leur carrière peut aussi rester dans l'ombre du mari.

exprimé les bienfaits de la mixité, du métissage et de l'égalitarisme. Les « maux » de la discrimination genrée et intersectionnelle ont été énoncés par des expertes (7) ainsi que par d'anciennes pratiquantes (14).

Les obstacles culturels à la carrière : un monde patriarcal

« Déjà, tu dois te battre pour arriver là-haut. Deuxième moment, tu es toujours un peu exclue, car tu n'es pas un homme. Troisième moment, tu ne veux aussi pas du tout t'intégrer, parce que les discussions t'ennuient, parce que ce n'est pas du tout ton monde, oui. Quatrièmement, tu n'as pas non plus la force. Tu n'es en soi pas autant bâtie (*gepackt*) de muscles et ensuite vient encore le point, en plus, que tu es toujours aussi un facteur, où l'on vit des situations pénibles. Quand, par exemple, d'autres peuvent voir que l'homme, tu l'as eu ou bien que tu fais une *rasteira* (balayette) et qu'il se retrouve par terre ou bien que simplement tu es, en tant que femme, justement aussi bonne qu'eux... ça, ils ne l'apprécient pas du tout volontiers. » (2ème experte, Berlin)

L'idéal de parité apparaît irréalisable dans ces conditions. Seules l'humilité, la déférence et la modestie permettent aux femmes de survivre en subordonnée dans un « monde » édifié sur la hiérarchie patriarcale. Cette instructrice allemande a une perception distincte de ces processus d'ostracisme, qu'elle relie au monopole nationaliste des Brésiliens sur le « métier » de capoeiriste :

« En fait, ils ne veulent pas du tout que les Européens ou que les étrangers deviennent aussi bon qu'eux, parce que c'est leur truc. »

Dès lors, deux niveaux émergent : la règle de l'égalitarisme intégrationniste (sexe, race, classe, âge, style de jeux, morphologie) et la « réelle règle » de la ségrégation. Pour le dire avec Delphy (2008: 263), « faire semblant qu'il n'y a qu'une règle, et qu'elle est effective - qu'elle s'applique - est la condition qui permet à la réelle règle de durer ».

Katia a vécu diverses situations de discrimination de genre et de l'ordre des politiques de groupes au point de s'être auto-exclue du milieu de la capoeira « angola ». Libérée, mais désormais isolée. Si l'on admet que « l'isolement est l'une des grandes manœuvres de l'oppression et le principal facteur dans sa continuation » (Delphy 2008: 80), la métaphore qui nous permet de désigner le système qui régit les carrières des femmes est celle de l'« entonnoir obstrué ». Bien plus accueillant que le processus du « tuyau percé », mais au final aussi radical que le « plafond de fer » (Fassa et Kradolfer 2010), seule quelques-unes dérogent à cette chape patriarcale : les « diplomates ».

De la « jonglerie diplomatique » aux terrains d'empowerment

Faisant preuve de flexibilité, les « diplomates » pérégrinent parmi les codes masculins, passant de la figure de la « consommatrice » à la « guerrière » et à la « petite main ». Compréhension, empathie et stratégie de conciliation sont les typicités de la culture diplomatique qui n'est pas sans s'accompagner de sacrifices, de paradoxes et d'injonctions diverses. Les « diplomates » s'inscrivent ainsi à 40 années d'écart dans le chemin des « femmes innovatrices » de Carisse et Dumazedier (1975 : 26) qui osèrent « inventer des stratégies originales pour concilier ce qui peut paraître inconciliable (afin de) faire céder l'emprise généralisée des normes dominantes ».

Par ailleurs dans certains terrains²⁶, les procédés habituels de la domination masculine et monopolistique n'ont pas été observés : les places honorifiques (chanter et jouer aux instruments, ouvrir la roda) étaient tenues par les deux sexes en alternance; des femmes faisaient chuter des hommes sans provoquer d'émoi particulier. Ces terrains ont été qualifiés d'« indéterminés » dans le sens qu'une non-assignation favorisait l'empowerment des subalternes, en l'occurrence des femmes et des non-Brésiliens en général. Dans ces terrains, « la règle » (parité, intégration, déségrégation) était directement appliquée, alors que la « réelle règle » du monopole du « métier » par les professionnels qui devait être tenue secrète, afin qu'elle puisse se « déployer dans toute la liberté de la « non-existence » (Delphy 2008 : 163) était rendue caduque, par le caractère gratuit et non professionnel de ces rencontres.

²⁶ Tels qu'à la « Freie Roda Berlin » ainsi que lors des rendez-vous « capospielen » en Suisse, l'ouverture et la convivialité y sont privilégiées, permettant à des capoeiristes de style et de groupes différents de se rencontrer et d'expérimenter leur savoir-faire. Pour une description détaillée de l'un de ces terrains avec un extrait filmique de *roda*, voir Aceti (2010c).

Nous avons donc montré au cours de cet article que la plupart des « femmes » évoluent dans le « monde » de la capoeira, en se conformant d'une manière ou d'une autre aux prérogatives patriarcales. Certaines se cantonnent dans des niches, au risque de s'isoler. Bien que quelques-unes contournent ces injonctions par la « jonglerie diplomatique », l'émancipation des femmes face à cette *doxa* se révèle problématique, confirmant la pérennité des assignations de genre. Dès lors, l'analyse des terrains, dits « indéterminés », qui mettent en acte des situations de « non-genre », offre une perspective heuristique à l'observation de dynamiques non hiérarchiques. Cette tendance, qui n'est pas sans rappeler les alter-sports (Harvey, Horne et Safai 2009) ou des initiatives telles que le mouvement *slowUp* en Suisse, pourrait exprimer un virage culturel majeur.

Bibliographie :

- Aceti, M., 2010a : « Capoeira », In St-Martin, J. et Attali M. (éd), *Dictionnaire culturel du sport*, Paris : Armand Colin, 40-41.
- Aceti, M., 2010: « Ethnographie multi-située de la capoeira : de la diffusion d'une pratique "sportive" afro-brésilienne à un rituel d'énergie interculturel », *ethnographiques.org*, 20, www.ethnographiques.org/2010/Aceti (consulté le 25.10.2010).
- Capoeira, N., 1998 [1981]: *Capoeira, pequeno manual do jogador*, Rio de Janeiro: Editora Record.
- Carisse, C. et Dumazedier J., 1975: *Les femmes innovatrices. Problèmes post-industriels d'une Amérique francophone: le Québec*, Paris: Seuil.
- Delphy, C., 2008: *Classer, dominer. Qui sont les "autres"?* Paris: La Fabrique éditions.
- Estevez, A., 2003: *A "Capoeira" da Industria do Entretenimento, Corpo, Acrobacia e Espetáculo para Turista Ver*, Salvador: Bureau gráfica e Editora.
- Fassa, F. et Kradolfer S., 2010: *Le plafond de fer de l'université. Femmes et carrières*, Zürich: Seismo.
- Goffman, E., [1977] 2002: *L'arrangement des sexes*, Paris: La Dispute.
- Guillaumin, C., 1992: *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris: Indigo Et Côté-Femmes.
- Harvey, J., Horne, J. et Safai, P., 2009: « From "One World, One Dream" to "Another Sport is possible": Alter-globalization, Global Social Movements and the Possibility of Political Transformation through Sport », *Sociology of Sport Journal*, 26(3).
- Louveau, C., 2007: « Le corps sportif : un capital rentable pour tous ? », *Actuel Marx*, 41: 55-90.
- Mathieu, N.-C., 1991: *L'anatomie politique. Catégories et idéologies du sexe*, Paris: Côté-Femmes.
- Mennesson, C. et Clément J.-P., 2009: « Boxer comme un homme, être une femme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 189(4): 76-91.
- Schnapper, D., 1999: *La compréhension sociologique. Démarche de l'analyse typologique*, Paris: PUF.
- Terret, T. et Zancarini-Fournel M., 2006: « Éditorial », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 23(1): 5-14.
- Wesolowski, K., 2007: *Hard Play: Capoeira and the Politics of Inequality in Rio de Janeiro*, thèse, Columbia University.